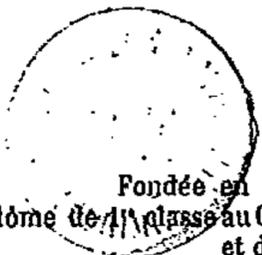


BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE



DE PARIS

Fondée en 1875; reconnue d'utilité publique en 1884.
Diplôme de 1^{re} classe au Congrès international des sciences géographiques de Venise,
et diplômes et médailles aux expositions
de Bordeaux, Nice, Amsterdam, Beauvais et Anvers.

(13^e ANNÉE)

RÉDACTEUR EN CHEF : M. GAUTHIOT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Tome VIII

1^{er} OCTOBRE 1885 — 1^{er} OCTOBRE 1886



PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

5, RUE DE SAVOIE, 5

—
1886

COMMUNICATIONS

AU TONKIN EN COCHINCHINE ET AU CAMBODGE

MISSION COMMERCIALE ET SCIENTIFIQUE.

Mesdames et Messieurs,

Il y a un an, jour pour jour, le 20 octobre 1884, je m'embarquais pour l'extrême Orient avec quatre compagnons de voyage.

Dans sa séance de la même époque, la Société de géographie commerciale — par l'organe de notre honoré et cher président, M. Meurand, et du conférencier qui vous racontait à cette même place son beau voyage à Luang-Prabang, mon excellent ami, le docteur Neis — voulait bien exprimer, dans les termes les plus obligeants, ses souhaits pour le succès de notre expédition.

C'était donc pour moi un devoir de reconnaissance de venir rendre compte à la Société d'un voyage qu'elle avait accompagné de ses vœux. Ce devoir, j'ai mis peut-être une hâte imprudente à le remplir; à peine débarqué, encore perdu dans mes déballages, j'aurais à craindre d'être bien insuffisamment préparé à l'honneur de parler devant vous si je ne savais avec quelle bienveillante indulgence vous accueillez, à leur retour, nos voyageurs.

Et comment en serait-il autrement, lorsqu'ils sont eux-mêmes si heureux, après les épreuves plus ou moins dures qu'ils viennent de subir, de se retrouver au milieu de vous?
(*Applaudissements.*)

Avant de vous montrer dans une esquisse rapide les grandes lignes de notre exploration et de vous en faire con-

naître sommairement les résultats, je dois vous dire quel en était le but et comment elle était organisée.

La question coloniale occupe aujourd'hui, comme il convient à son importance, une grande place dans les esprits, mais on éprouve, en rentrant en France, un pénible étonnement à voir cette question versée tout entière dans la question de politique intérieure et traitée avec les passions que provoque en ce moment la lutte des partis. Lorsqu'on est loin de la France, on ne se passionne guère que pour une politique, la politique française ; dans l'éloignement, les nuances disparaissent, on ne voit plus ni conservateurs, ni opportunistes, ni radicaux, on ne voit en France que des Français (*vifs applaudissements*), et l'on est porté à juger au point de vue exclusivement français toutes les questions qui intéressent cette vieille patrie française, que l'on aime d'autant plus qu'on est loin d'elle et qu'on peut craindre de ne pas la revoir.

C'est sur ce terrain que je veux rester ; c'est au point de vue exclusivement français que je veux toucher en passant à une question que je ne puis éluder. Ceux qui font effort à l'étranger pour soutenir les intérêts français peuvent, je l'espère, revendiquer ce privilège de n'avoir à prendre couleur dans aucun des partis qui nous divisent et de ne s'occuper que de ce qui peut tous nous réunir.

Mais sans entrer en aucune sorte dans les discussions, dans les querelles ardentes que provoque la politique coloniale suivie dans ces derniers temps, il me sera bien permis de dire que ceux qui se laissent entraîner jusqu'à proclamer que nous ne devons pas avoir de politique coloniale, que notre politique extérieure doit se borner à l'Europe, commettent, pour ne pas dire plus, un impardonnable anachronisme ; autant vaudrait dire que notre commerce ne doit pas s'étendre au delà du bassin de la Méditerranée, que l'agriculture et l'industrie des autres régions ne peuvent toucher à nos intérêts, que nous devons laisser aux autres peuples l'exploitation des riches contrées intertropicales, que nos navires ne doivent plus franchir l'isthme de Suez.

Ces idées pouvaient tout au plus être émises à l'époque où se dressait entre l'Orient et l'Occident une muraille de Chine, à l'époque où la Russie paraissait un pays si lointain et si sauvage qu'il ne devait pas entrer dans le concert des nations civilisées ; tandis que vous verrez bientôt les hommes de l'extrême Orient venir dans nos ports ; qu'ils y sont déjà et que j'ai pu photographier un navire, un beau navire chinois, en passant à Colombo.

Les points les plus éloignés du globe sont aujourd'hui en

communication plus immédiate, plus directe que ne l'étaient il y a quelques siècles l'Italie et la Suède, l'Angleterre et la Turquie; les grandes nations ont des intérêts partout sur la surface du globe. En renonçant à une situation coloniale déjà bien inférieure pour une des premières nations maritimes, — situation que nous a créée une politique trop souvent pusillanime et mal habile — nous ferions vraiment trop bien les affaires des nations qui nous entourent et nous jaloussent, de l'Angleterre qui, malgré ses embarras actuels, embarras autrement grands que les nôtres, va toujours de l'avant, toute prête à s'étendre là où nous faiblissons, de l'Italie qui se jette aujourd'hui avec tant d'ardeur dans la colonisation; de l'Espagne et du Portugal, qui se ressouviennent de leur ancienne puissance; de l'Allemagne elle-même qui, sur ce terrain, entre en lice à son tour; nous deviendrions la risée des Suisses, des Belges aussi bien que des Hollandais, dont les ressources restreintes s'épuisent en ce moment à Atché où ils ont été obligés de se replier dans d'étroits cantonnements, sans songer un instant pour cela à abandonner la partie.

La politique des peuples devient de plus en plus aujourd'hui une politique économique, et la question coloniale prend de jour en jour une place plus grande dans cette politique.

Comment cette politique doit être conduite, c'est là un point que nous ne voulons pas aborder, désirant rester ici, dans la Société de géographie commerciale, sur un terrain qui est le sien et au sujet duquel l'entente est déjà faite.

Tout le monde, en effet, reconnaît que l'expansion française par la fondation de comptoirs commerciaux, d'établissements industriels et agricoles, est non seulement désirable, mais nécessaire; que le commerce doit rechercher de nouveaux marchés, que l'industrie doit aller dans les lieux mêmes de production puiser les matières premières dont elle a besoin; que c'est là le meilleur moyen, le seul peut-être de mettre fin à ces crises qui s'étendent non seulement sur la France, mais sur l'Europe entière, crises commerciales et industrielles qui durent déjà depuis longtemps, qui s'aggravent toujours et qui menacent de provoquer des crises sociales redoutables.

Nous devons ouvrir de nouvelles voies à l'excédent d'activité qui se produit chez nous, et tous ces résultats, nous ne pouvons les poursuivre que par la conquête pacifique de pays neufs, par la mise en exploitation de leurs richesses. Cette conquête, messieurs, c'est aux particuliers à l'entreprendre; c'est l'initiative privée qui doit compléter et mieux encore, si c'est possible, précéder l'action du gouvernement

partout où des intérêts français doivent naître et se développer. Ce sont les particuliers agissant isolément ou groupés dans un but défini, dans un intérêt commun comme nous le sommes ici, qui doivent se donner la mission de faire comprendre combien l'expansion coloniale est nécessaire en France, et de stimuler dans ce sens l'initiative individuelle.

La Société m'a toujours vu, depuis sa fondation, voué au triomphe de ces idées, et ce sont elles qui ont inspiré la dernière exploration que je viens de faire, comme mes précédents voyages.

Dès 1883, j'avais dressé un programme d'exploration commerciale qui devait comprendre un personnel de 4 explorateurs : un industriel, un ingénieur des mines, un agriculteur et un commerçant, dont les dépenses étaient évaluées, suivant l'expérience que j'avais déjà de ces voyages, à 100 000 francs.

Dans une série de conférences que j'ai faites en différents points de la France, en 1884, j'ai eu la bonne fortune de gagner à ce projet l'adhésion d'hommes tels que notre honorable vice-président, M. Dietz-Monnin, président de la Chambre de commerce de Paris, les présidents des Chambres de commerce de Tours et de Sedan, le vice-président de la Société industrielle de Lille, les présidents des Sociétés de géographie de Lille, d'Amiens, de Sedan, de Saint-Omer, de Bordeaux, de grands armateurs, des ingénieurs en chef de l'Etat et d'autres personnes notables auxquelles j'ai dû les moyens moraux et matériels de poursuivre mon projet. J'ai trouvé, pour l'organisation du personnel de l'expédition, de vaillants collaborateurs en M. le vicomte de Chabannes, ancien lieutenant de vaisseau, M. de Llamby, ingénieur des mines, M. le vicomte d'Osmoy et M. Edouard de la Croix, le frère du compagnon de ma précédente expédition, mon vieil ami, M. Errington de la Croix.

Le gouvernement voulut bien donner sa haute approbation à ce projet par l'organe de trois ministères. M. le ministre du commerce chargeait mes compagnons de voyage d'une mission que je devais diriger et qui consistait à étudier et à préparer les moyens de fonder de nouveaux établissements commerciaux dans l'Indo-Chine et la Malaisie. Un cinquième membre était adjoint à cette mission, M. Marcel Mounier, qui devait me rejoindre à Java.

M. le ministre de l'agriculture nous donnait une mission semblable pour ce qui pouvait intéresser son département dans la même région.

Une mission scientifique m'était enfin accordée par le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de la

Commission des missions et, je dois l'ajouter, grâce à l'appui extrêmement bienveillant de MM. de Quatrefages, Milne Edwards, Daubrée, le colonel Perrier, Charton, le docteur Hamy, Maunoir et de MM. Bureau et Vaillant, professeurs au Muséum, auxquels je suis heureux de pouvoir exprimer ici ma reconnaissance.

Un comité de correspondance se formait avant notre départ, composé de noms qui vous sont pour la plupart connus et sympathiques : M. de Rivoyre, président, MM. Napoléon Ney et Eugène Simon, vice-présidents, MM. Chauvelot et Maurice, secrétaires. Nous nous embarquions donc dans toutes les bonnes conditions possibles pour un voyage qui, je me plais à le dire tout de suite ici, en attendant que je puisse en rendre compte à mes commettants les plus intéressés, a donné tous les résultats qu'on pouvait en attendre.

Le bateau sur lequel nous nous embarquions était le *Vinh-Long*, un transport de l'État d'un nouveau modèle, excellent marcheur, commandé par un officier très distingué, M. le commandant Picot, et un état-major que je souhaite à mes collègues en mission de rencontrer lorsqu'ils s'embarqueront sur des transports.

Notre traversée était magnifique, malgré deux mauvais voisinages. Le jour de notre départ et lorsque nous faisons au commandant la visite d'usage, en corps avec les officiers, (il faut vous dire que tous les passagers de 1^{re} et de 2^e classe sont officiers ou assimilés à bord des transports), le commandant, après les compliments d'usage, nous faisait un petit discours qui ne laissait pas que d'impressionner l'auditoire et que voici à peu près :

« Messieurs, vous observerez strictement les règlements du bord qui défendent de fumer dans l'entrepont, dans les batteries ou dans vos cabines, pour deux motifs : d'abord, parce que vous tenez à vous conformer aux règlements, et ensuite parce qu'au dernier moment, on a embarqué 2000 kilogrammes de dynamite qu'on a été obligé d'arrimer à la hâte. » On n'avait pas tiré le canon au départ pour éviter une secousse, qui aurait pu avoir des effets désastreux. On s'exagérait peut-être, à ce moment, le danger que nous pouvions courir. En tous cas, l'expression « naviguer sur un volcan », semblait nous être applicable, si bizarre qu'elle soit.

Cependant, nous reprenions à bord notre bon sommeil, tant on finit par se familiariser avec les plus grands dangers, lorsque, en passant à Alger, on embarqua 100 mulets, dont 40 furent installés sur la dunette de l'arrière. C'étaient des

bêtes vigoureuses, nerveuses, qui frappaient constamment le plancher de leurs sabots ; le plancher résonnait comme une grosse caisse, de telle sorte que, pendant la nuit, nous avions comme un roulement de tambour continuels au-dessus de nos têtes, et, dans le silence des nuits d'escale surtout, cela était intolérable. Mais nos escales ne furent pas nombreuses. A Port-Saïd, on nous refusa la libre-pratique sous prétexte que nous avions touché à Alger et que le choléra était peut-être à Oran !

Les quarantaines ont tué, je crois, beaucoup plus de gens qu'elles n'en ont préservé ; heureusement celle-là ne tua personne à bord du *Vinh-Long*. Nous fûmes seulement quelques heures en quarantaine à Port-Saïd, et nous pûmes enfin, en arrivant à Aden, dégourdir un peu nos jambes.

A Aden, les nouveaux voyageurs pour les Indes purent faire la visite obligatoire aux fameuses citernes où est recueillie l'eau qui tombe du ciel, dans ces pays désolés, une fois tous les deux ans.

De là, nous gagnâmes Singapour, brûlant la station de Pointe-de-Galles, et quelques jours après nous arrivions enfin au cap Saint-Jacques.

Je vois encore tous les passagers courant aux bastingages, la serviette sous le bras, car nous étions à table au moment où l'on cria : Terre !

Nous avons été fort secoués dans la mer de Chine par la mousson qui nous avait été clémente jusque-là, et nous étions heureux de reprendre enfin une situation plus stable dans le port où nous allions entrer.

Quelques heures plus tard, nous abordions à Saïgon.

Saïgon est une ville toute française ; de grands cafés sont ouverts sur le quai au lieu de débarquement ; les rues, tirées au cordeau, sont toutes plantées d'arbres.

Saïgon a de beaux monuments : le palais du gouverneur, le palais de justice, qui a coûté plusieurs millions, de magnifiques casernes, une cathédrale massive, qui semble bien avoir été construite par des ingénieurs ayant plus l'habitude des tunnels ou des piles de ponts que des édifices religieux, mais qui doit cependant faire grande impression aux Annamites.

Saïgon a sur ses belles rues malheureusement plus de restaurants, d'hôtels et de cafés que de grandes maisons de commerce ; en revanche, l'hôtel de la direction de l'intérieur y est magnifique et habité par une innombrable population d'employés.

Je ne veux pas dire de mal de l'administration de la Co-

chinchine, qui est excellente puisqu'elle donne les résultats que je pourrai vous indiquer plus tard, mais je puis dire sans raillerie aucune que la Cochinchine est le paradis des fonctionnaires. Il est très heureux pour le fonctionnarisme, qui occupe une très grande place dans notre pays, qu'on ait un paradis à lui offrir.

Quelques jours après notre arrivée à Saïgon, MM. de Chabanne et de Lacroix s'embarquaient pour le Cambodge et arrivaient à Phnom-Pènh montés à dos d'éléphant. De là, ils allaient à Oudong et se rembarquaient pour descendre le fleuve ou pour le remonter jusqu'aux lacs. Il faut vous dire en effet que ce qu'on appelle le bras des lacs est un des fleuves les plus extraordinaires que l'on puisse voir : pendant une partie de l'année il coule dans un sens, et pendant une autre partie il coule dans un autre, c'est-à-dire qu'il va tantôt de Phnom-Pènh aux lacs et tantôt des lacs à Phnom-Pènh.

Ces messieurs continuèrent leur exploration jusqu'à Battambang et à Angkor, les deux provinces malheureusement siamoises, puisque le Cambodge a cédé ces deux belles parties de son territoire au Siam, et ils revinrent de là à Oudong pour y étudier, d'après de nombreux renseignements pris dans le pays, la possibilité de la fondation d'un établissement agricole et industriel, ce qui était le but principal de leur voyage.

A la même époque, ou plutôt quelques jours après le départ de MM. de Chabannes et de Lacroix, M. de Llamby partait à son tour pour le Cambodge, mais pour y faire une exploration toute différente : il se proposait de remonter d'abord le grand fleuve, puis de descendre à Kampot et de visiter surtout la région montagneuse qui avoisine Kampot et qui, probablement, d'après les indices de sa configuration, est une région minière, mais que l'on n'a pas encore explorée.

Malheureusement, ce projet intéressant fut entravé par la grande insurrection qui commença par la prise du poste de Sambor et qui s'étendit rapidement sur tout le pays.

Pendant ce temps, M. le vicomte d'Osmoy étudiait à Saïgon un projet qui aurait pu appeler en Cochinchine, suivant ses vues, des capitaux français importants, et ajouter un lien de plus aux rares liens commerciaux et industriels qui unissent la Cochinchine à la France. Mais les affaires, au Cambodge, s'aggravaient de plus en plus, et mes compagnons de voyage étaient immobilisés à Phnom-Pènh. Ils ne voulaient pourtant pas quitter le Cambodge et les Français, encore peu nombreux, qui les avaient très cordialement accueillis dans ce pays, à un moment qui semblait devenir très périlleux,

et ils m'écrivirent au commencement du mois de février que leur départ semblerait une désertion et qu'ils désiraient y continuer encore leur séjour.

MM. de Chabannes et de Lacroix, qui avaient offert leurs services d'officiers au colonel commandant au Cambodge, avaient pu même faire partie d'une reconnaissance et avaient fait le coup de feu aux environs de Phnom-Pènh. — Dans ces conditions, j'allai les rejoindre; une insurrection était annoncée pour le jour de l'an chinois, c'est-à-dire pour le 15 février; mais la bande, ayant été dispersée à quelques kilomètres de Phnom-pènh, le pays recouvra sa tranquillité.

Ce jour de fête, qui paraissait si menaçant, et où l'insurrection devait éclater, fut un jour tranquille, pendant lequel j'ai pu prendre du Cambodge des photographies que je vais avoir l'honneur de faire passer sous vos yeux, — du moins quelques-unes, car j'ai été obligé de choisir dans celles que j'avais sous la main, ma collection n'étant pas encore à ma disposition. — Mais je dois dire avant cela que le Cambodge me paraît de toutes nos possessions d'Indo-Chine le pays qui peut se prêter le plus immédiatement à la colonisation. Il a des terres extrêmement fertiles où de riches cultures ont été tentées; l'expérience du travail des Cambodgiens y a été faite aussi et d'une façon concluante, par M. Pavie, qui assiste à cette séance, et auquel je suis heureux de pouvoir apporter ici mon hommage pour le bien qu'il a accompli dans ce pays. M. Pavie a courageusement jalonné le Cambodge; c'est lui qui a planté à travers ce pays tous les piquets de la ligne télégraphique qui va de Saïgon à Bangkok (*Applaudissements*) et il a accompli seul ce grand travail accompagné seulement de Cambodgiens, ce qui montre ce qu'on peut obtenir de ces hommes lorsqu'on parle leur langue, qu'on connaît leur caractère et qu'on sait les conduire. Il serait à désirer que nous eussions au Cambodge beaucoup d'hommes comme M. Pavie. (*Nouveaux applaudissements.*)

PROJECTIONS. — Cette photographie représente la rive de Phnom-Pènh, capitale du Cambodge. — Phnom-Pènh occupe une admirable situation à la rencontre des Quatre-Bras, un des plus beaux ports du monde.

Les quatre bras sont formés par la rivière du Meïkong qui reçoit à Phnomh-Pènh le bras des Lacs et se bifurque en deux autres bras pour aller jusqu'à la mer.

Cette rive est très élevée; le Meïkong a des crues qui l'exhaussent de 14 à 15 mètres peut-être à Phnom-Pènh et, sur d'autres points, ces crues atteignent une plus grande élévation encore.

Vous voyez là un beau phare qui brille le jour surtout... car il est très blanc; il a des appareils d'éclairage magnifiques qui ont coûté des sommes énormes; mais ces appareils sont déposés au pied du phare et attendent depuis bien des années qu'on puisse les monter. (*Hilarité.*)

Le roi du Cambodge, au moins quand j'étais à Phnom-Pèn, avait d'autres soucis; il commande à trois cents femmes et cela ne lui permet pas toujours de s'occuper des affaires politiques de son pays. (*Nouvelle hilarité.*)

AUTRE PROJECTION. — Voilà une grande rue de Phnom-Pèn. Phnom-Pèn n'a pas partout cette physionomie; mais j'ai voulu vous montrer une des rues qui a un aspect presque européen avec ses réverbères. Tous ces auvents de chaque côté sont le plus souvent garnis pendant le jour de joueurs de bakouang. La population de Phnom-Pèn est composée des races les plus diverses, de dix-huit races, je crois, et elle est très joueuse. La ferme des jeux doit donner dans ce pays-là des sommes assez rondes.

AUTRE PROJECTION. — Voilà encore une rue de Phnom-Pèn qui est plus pittoresque que l'autre: la rue des Cocotiers ou des Bananiers, avec un porteur de balances. Dans tout l'extrême Orient, les indigènes portent ainsi leurs fardeaux aux deux extrémités d'un bambou couché sur l'épaule.

AUTRE PROJECTION. — Voilà à Phnom-Pèn le palais du roi avec de beaux morceaux d'architecture: cela rappelle — de loin — Versailles. Cette galerie, qui est très pittoresque, au contraire, est de style tout à fait cambodgien ou siamois: c'est la tribune royale des courses, — c'est de là que le roi assiste aux courses avec sa cour. Dans l'intérieur est une agglomération de constructions sans aucune harmonie, de l'architecture la plus différente et qui forment un ensemble des plus bizarres.

AUTRE PROJECTION. — Voici des bonzes du Cambodge vêtus de jaune. Ils vivent dans les pagodes. Je n'ai pas photographié de pagode au Cambodge, mais je vous montrerai des pagodes du Tonkin.

AUTRE PROJECTION. — Une halte sous bois dans les environs de Phnom-Pèn. Vous voyez là de petites charrettes de Cambodgiens très curieuses, tout en bambous; les roues en sont extrêmement légères. Ces véhicules circulent en très grand nombre dans le pays et servent à transporter les produits à la ville pour les vendre.

Nous revenions du Cambodge au mois de février et nous nous rassemblions de nouveau à Saïgon pour fixer notre nouvel itinéraire. De là, M. de Chabannes partit pour

Calcutta et les Indes anglaises ; MM. de Lamby et de la Croix pour la presqu'île Malaise ; M. d'Osmoy était parti déjà pour Hué et l'Annam. Je m'embarquai moi-même, à peine revenu du Cambodge, pour le Tonkin. J'avais la bonne fortune de faire le voyage à bord de l'*Aréthuse*, un paquebot des Messageries maritimes, avec le commandant de Beaumont, commandant de la marine du Tonkin et de l'Annam qui, après un court séjour en France, retournait au Tonkin avec son état-major et dont j'ai eu plus d'une fois éprouvé pendant mon voyage au Tonkin l'extrême courtoisie et la grande bienveillance.

Je débarquai à Haïphong au milieu d'un grand mouvement de troupes ; on amenait alors nombre de chevaux qui avaient été achetés à Java, et c'est grâce à l'obligeance de notre résident à Haïphong, M. Bonnal, que j'espérais voir ce soir au milieu de nous, que j'ai pu trouver un gîte en arrivant.

Haïphong est une ville qui sort à peine de son marécage. J'ai pu en photographier la physionomie, très curieuse en ce moment, et qu'il sera intéressant de comparer aux photographies qu'on prendra probablement dans quelques années d'ici, alors que la transformation de la ville sera complète.

D'Haïphong, je pus faire rapidement le trajet jusqu'à Hanoï. Parti à 5 heures du matin, j'arrivai à Hanoï à 7 heures du soir. C'est un trajet que l'on ne fait ordinairement qu'en deux jours et même davantage, suivant le nombre d'échouages dans les arroyos. J'avais été embarqué sur une chaloupe à vapeur qui faisait à ce moment la poste. J'arrivai à Hanoï peu après la victoire de Tuyèn-Quan et la reprise de Langson. C'était le beau moment de la dernière expédition.

A Hanoï, je reçus la plus charmante et la plus cordiale hospitalité chez le commandant Parreau, résident de France, et je passai là, dans sa compagnie et celle du colonel de Maussion, l'un des mois en même temps les mieux employés et les plus agréables de mon voyage.

Au sujet de la salubrité du Tonkin, je puis affirmer que de ma vie, même en Europe, je ne me suis mieux porté que pendant ce mois. Il est vrai de dire que c'était la bonne saison : le printemps est très court au Tonkin. J'avais eu très froid en arrivant à Haïphong, — une température de 10 degrés peut-être, — tandis qu'à Hanoï la température s'était déjà relevée à une vingtaine de degrés centigrades, la température la plus délicieuse, mais qui, malheureusement, dure peu au Tonkin, où les grandes chaleurs de l'été succèdent vite au froid de l'hiver.

Je suis heureux qu'une des lettres dont notre Secrétaire général vient de nous donner connaissance ait pu vous

montrer aujourd'hui quel est l'esprit qui anime les Français au Tonkin. Lorsqu'on revient de ce pays et qu'on y a vécu quelque temps, ne fût-ce que quelques semaines, de la vie de ces Français et que l'on a partagé leurs émotions patriotiques, lorsqu'on a été avec eux constamment tendu aux nouvelles qui viennent des postes avancés ou des champs de bataille, vibrant de joie au moindre succès ou de douleur au moindre revers de nos armes, dominé seulement par une préoccupation, celle de savoir si là-bas, en France, là où les nouvelles n'arriveront qu'incomplètes ou tardives, par le télégraphe ou après un mois, on comprendra bien la situation et si l'on voudra se plier aux exigences que cette situation implique, — et lorsque, revenant en France, on entend des hommes sérieux exprimer cette pensée que nous devons abandonner le Tonkin, on reste confondu. « Abandonner le Tonkin ! » cela se dit et s'écrit avec cette désinvolture.... Abandonner le Tonkin ! Après les sacrifices faits pour y planter notre drapeau ! Mais est-ce que l'honneur de ce drapeau qui nous est si cher n'est pas aussi engagé là qu'ailleurs ? Est-ce qu'il y a des latitudes et des longitudes où il ne saurait être compromis ? Comment l'entend-on ? Pense-t-on qu'il y ait une limite géographique au delà de laquelle on n'ait plus à sauvegarder son amour-propre national ? ou bien ne tient-on plus aucun compte de la dignité de la France ? Ne voit-on pas combien nous sortirions amoindris de cet abandon, combien notre crédit en serait atteint ? Le sang de Francis Garnier, de Balny, de Rivière et de tant de héros, qui a déjà arrosé cette terre et en a fait une terre française, crierait contre cet abandon ! (*Salve d'applaudissements.*)

Mais, aux hommes pratiques que de tels sentiments ne sauraient émouvoir, bien que le crédit moral d'une nation soit intimement lié à son crédit matériel, on peut donner d'autres raisons pour démontrer que l'abandon du Tonkin, qui entraînerait fatalement d'ailleurs l'abandon de l'Annam, du Cambodge et de la Cochinchine elle-même, serait un acte de véritable démence.

Quels trésors renferme le Tonkin, je l'ignore. Je n'ai pas la prétention, pour avoir parcouru le Delta, de dire quelle est la valeur de ses mines, quelles sont les richesses de son sol. Ce que j'ai vu, ce qui frapperait un voyageur qui regarderait simplement autour de lui en traversant ce beau pays, c'est la densité de sa population qui dénote déjà une terre fertile.

Hé bien, je me contenterai de soumettre les chiffres suivants aux partisans de l'abandon, à ceux qui pensent que le Tonkin ne peut être pour nous qu'une charge ruineuse. — Ces chiffres, je les dois à M. Bonnal, l'un de nos résidents au Tonkin.

Lorsque nous avons pris la Cochinchine, le roi d'Annam en tirait à grand'peine 15 à 1600 000 francs ; aujourd'hui le budget de la Cochinchine s'élève à 35 millions, d'après M. Bonnal, et à 42 millions suivant les renseignements puisés à bonne source par M. de Chabannes ; 42 millions qui se décomposeraient ainsi : 28 millions de budget ordinaire et 14 millions de budget d'arrondissement. Or la Cochinchine n'a que 1 800 000 habitants, population exclusivement agricole, nullement industrielle ; le pays, plat et marécageux, ne produit que du riz ; c'est son unique produit ; on a essayé en vain d'y faire d'autres cultures.

Au Tonkin et en Annam, au contraire, le sol accidenté se prête à toutes les cultures intertropicales. Ce n'est pas une supposition, c'est un fait constaté ; les indigènes y cultivent déjà toutes les plantes les plus précieuses, au moins sur une petite échelle, ce qui permet de se rendre compte de ce qu'on pourrait obtenir de cultures plus étendues. Le Tonkin offre même des produits spéciaux, comme la laque, qui ne se trouve pas sur des points plus rapprochés de l'équateur.

La population de l'Annam et du Tonkin est de 15 à 16 millions d'habitants, peut-être faudrait-il dire 20 millions. Cette population intelligente, active, très industrielle, pourrait permettre de refouler l'invasion chinoise, je parle de l'invasion pacifique, plus dangereuse peut-être que l'invasion guerrière. En Cochinchine, par exemple, les Chinois ont entre les mains toute l'industrie ; et tout l'argent produit par l'industrie va en Chine. On aurait donc, au Tonkin, l'argent qui serait produit par le pays ; cet argent resterait dans le pays.

Le roi d'Annam enfin tire aujourd'hui du Tonkin 15 à 16 millions par le système d'impôt qu'il appliquait autrefois à la Cochinchine....

Voit-on maintenant, par le calcul le plus élémentaire des probabilités, quel chiffre pourrait atteindre le budget du Tonkin et de l'Annam entre les mains d'une administration qui a porté les revenus de la Cochinchine de 1 600 000 francs à 42 millions dans ces conditions infiniment moins favorables que celles où elle serait placée au Tonkin !

Le système qui a ainsi fait ses preuves pourrait être appliqué au Tonkin soit par une administration française directe, soit par une délégation à obtenir du souverain indigène maintenu, comme en Tunisie. Dans l'un et l'autre cas, il donnerait aisément l'argent nécessaire à la mise en état des défenses du pays, — à la création de voies de communication qui font absolument défaut et qui transformeraient rapidement cette contrée, — à toutes les dépenses militaires

et d'administration, et, au besoin, — au remboursement des frais d'expédition, si lourds qu'ils aient pu être.

Mais là ne se borneraient pas les avantages que nous pouvons retirer de notre conquête. Certainement nous devons ménager notre argent, nous devons exiger autant que possible que nos colonies payent, comme font nos voisins pratiques ; mais nous devons être plus ménagers encore du sang de nos soldats. Vous avez entendu ce qui a été dit ce soir des soldats annamites. Le Tonkin peut fournir ses défenseurs : il peut nous donner une véritable armée de 50, de 60, de 80 000 hommes, qu'on lèverait suivant les usages du pays, chaque village fournissant son contingent de soldats dont les familles resteraient responsables. — Avec des cadres français qui créeraient pour notre armée, et en grand nombre, des situations enviées de sous-officiers et d'officiers, nous formerions une armée coloniale qu'il suffirait d'appuyer par un corps de la légion étrangère relativement peu nombreux, et nous aurions là d'excellentes troupes dont l'expérience est faite depuis 20 ans en Cochinchine, dont il existe déjà d'ailleurs un premier noyau au Tonkin même ; — je vous montrerai tout à l'heure la photographie que j'ai pu faire du 1^{er} régiment des tirailleurs tonkinois.

Ces troupes suffiraient à établir dans le pays une sécurité qu'il n'a jamais connue et à l'abriter contre toute invasion, qu'elle vint de Chine ou d'ailleurs.

Voilà ce que le Tonkin peut nous donner par les moyens les plus simples, sans qu'il soit besoin de vérifier s'il contient des placers d'or ou des mines de diamant et quand même les merveilleuses richesses minières qu'on nous y a signalées seraient purement imaginaires (ce que nous n'avons aucun motif de supposer). Ce serait donc le cas de nous rappeler la fable du bon la Fontaine : le *Laboureur et ses enfants*, et de nous dire que « le trésor caché dedans » peut nous être sûrement donné par cette patience, cette persévérance, cette énergie calme, cet esprit de suite qui nous font trop souvent défaut et qui ont fait et continuent encore de faire la puissance et la fortune coloniale de l'Angleterre. (*Applaudissements.*)

PROJECTION. — Voici deux bateaux de passage ; pour un sou, on prend un de ces bateaux et l'on traverse la rivière.

Il y a au Tonkin une population extrêmement dense non seulement sur la terre, mais aussi sur l'eau ; il y a des familles qui n'ont d'autre domicile que ces bateaux ; c'est là que les enfants naissent, grandissent, se marient et meurent. Les bateaux portent leurs dieux lares, leur autel des ancêtres.

Ce sont de grands bateaux qui peuvent porter de lourdes charges et qui sont construits en bambous, absolument comme des paniers calfatés à l'intérieur. Ils sont très solides et j'en ai apporté un spécimen au musée du Trocadéro.

AUTRE PROJECTION. — Voici à Hanoï la porte de France. Hanoï est une ville très curieuse. Il y a beaucoup de morceaux architecturaux intéressants comme celui que vous voyez là : des pagodes surtout en grand nombre.

La ville est divisée suivant les industries ; chaque rue est spécialement consacrée à une industrie ; ainsi vous avez la rue des Incrusteurs, la rue des Brodeurs, la rue de la Soie, la rue du Sucre, la rue des Potiers, la rue des Forgerons.

J'ai visité à quelque distance d'Hanoï le village de Papier, qui s'appelle ainsi parce que tous les habitants s'y livrent à l'industrie du papier.

AUTRE PROJECTION. — Ceci est la rue Dupuis, à Hanoï. Vous voyez, dans le fond, une grande porte qui donne sur la rivière. C'est au delà de cette porte et dans le voisinage que les bateaux de l'expédition Dupuis furent amarrés, expédition qui est la cause, en définitive, que le Tonkin nous a été ouvert.

Il est bien naturel qu'on ait donné à une rue d'Hanoï ce nom, resté aussi populaire, au Tonkin, qu'il l'est devenu chez nous et que nous glorifierons, suivant notre habitude, après la mort de celui qui le porte. Alors, dans cette rue baptisée par les indigènes et dont le nom n'est pas admis sans difficulté, on lui élèvera une statue.

AUTRE PROJECTION. — J'ai voulu vous montrer là un convoi de brouettes à Hanoï.

On voit, dans cette ville, des brouettes, chinoises probablement, très bien faites et dont j'ai apporté un spécimen au Trocadéro. Des convois de ces brouettes, toutes chargées de la même façon, portant les objets les plus divers, des poutres, des briques ou des barriques, traversent fréquemment les rues d'Hanoï, l'essieu mal graissé criant dans la roue et faisant sur vingt ou trente notes différentes une effroyable musique.

AUTRE PROJECTION. — Fileuses de soie au Tonkin et dévideuses de cocons, dont vous pourrez voir encore l'outillage au musée du Trocadéro.

AUTRE PROJECTION. — Ce sont là des morceaux de la pagode des Supplices, l'une des plus belles d'Hanoï.

AUTRE PROJECTION — Voilà l'intérieur de la citadelle d'Hanoï. Derrière la pagode Royale, qui occupe le centre de la citadelle, un campement de soldats. Des indigènes sont là qui leur vendent des fruits, de petites provisions, et vous voyez sur la gauche un puits d'où ils tirent leur eau potable.

Cette citadelle d'Hanoï est une seconde ville; elle est d'une très grande étendue.

AUTRE PROJECTION. — Un groupe d'officiers blessés de Tuyen-Quan, de Langson, dans l'hôpital d'Hanoï, au moment où j'arrivais au Tonkin.

AUTRE PROJECTION. — Voilà le 1^{er} régiment de tirailleurs tonkinois, régiment organisé et commandé par le colonel de Maussion.

Le colonel de Maussion est un des braves officiers de l'armée du Tonkin; il était lieutenant-colonel pendant mon séjour à Hanoï; il vient d'obtenir sa promotion au grade de colonel, vaillamment gagné à la prise de Langson, à l'avant-garde de Tuyen-Quan et dans vingt autres chaudes affaires. (*Applaudissements.*)

Messieurs, j'ajouterai à ce que vous avez entendu dire des tirailleurs tonkinois ou annamites que les officiers qui commandent ces régiments m'ont assuré que la facilité avec laquelle ces hommes-là recevaient l'éducation militaire est merveilleuse. En trois leçons, ils apprennent à démonter et à remonter leurs armes, connaissent les noms de toutes les pièces qui les composent, et cela en ayant des instructeurs qui ne parlent pas leur langue, qui parlent français. De telle sorte que ces officiers me disaient qu'ils faisaient souvent plus facilement l'éducation de ces Tonkinois que l'éducation de nos paysans français. On peut ajouter que ces troupes sont très solides, non seulement devant l'ennemi extérieur, mais même en cas d'insurrection; il n'y a pas d'exemple en Cochinchine que des tirailleurs annamites soient passés à l'ennemi, même quand ils avaient à réprimer des insurrections ou à se battre contre des compatriotes.

AUTRE PROJECTION. — La nouvelle église d'Hanoï, avec ses échafaudages de bambous, église qui a été détruite par les Pavillons Noirs et que fait reconstruire en ce moment Mgr Puginier.

Je suis bien aise de prononcer ici ce nom, qui est celui d'un bon Français; Mgr Puginier et les missionnaires du Tonkin ont pu rendre les plus éminents services. Ils commandaient là un noyau de chrétiens qui atteignait le chiffre de 6000 à peu près, et si l'on savait quelque chose de l'opinion des indigènes, des dispositions du pays, ce ne pouvait guère être que grâce à eux; ils ont montré en toutes circonstances, et c'est un hommage que j'ai entendu tout le monde leur rendre et parmi les officiers et parmi les fonctionnaires civils, ils ont montré en toutes circonstances des sentiments du plus pur patriotisme. (*Vifs applaudissements.*)

AUTRE PROJECTION. — Cette épreuve photographique un

peu sombre est le souvenir d'une cérémonie intéressante à laquelle j'ai pu prendre part à Hanoï. C'était l'inauguration par le général Brière de l'Isle, commandant en chef de l'armée du Tonkin, M. Sylvestre, directeur des affaires étrangères, le commandant Parreau, résident à Hanoï, de la première école laïque fondée au Tonkin. Je dis la première école, car les missionnaires en avaient déjà fondé; mais ils ont adopté une orthographe qui leur est particulière et qui ne permet pas aux indigènes, paraît-il, d'apprendre facilement notre langue. L'administration civile, qui a grand besoin d'interprètes, veut essayer d'un système d'enseignement plus simple pour le but qu'elle se propose, et ses écoles, si elles sont bien conduites, semblent devoir justifier ses espérances : les élèves n'y manqueront pas. J'ai pu constater l'empressement des Annamites à nous envoyer leurs enfants. Cette première école avait déjà, le jour de l'inauguration, *autant d'élèves* qu'elle pouvait en contenir.

AUTRE PROJECTION. — Messieurs, ceci est la photographie d'un lieu bien intéressant. Je me suis efforcé, pendant mon séjour au Tonkin, de chercher l'endroit précis, car il y a des souvenirs que nous devons conserver, où sont tombés nos glorieux morts. Vous voyez un homme qui tient un drapeau et qui marque la place où est tombé Francis Garnier; ici, en avant, était la digue qu'il a franchie et au delà de laquelle il a succombé au milieu d'innombrables ennemis. C'était à côté d'un pont que vous voyez à une petite distance et qui s'appelle « le pont de Papier » parce qu'il est voisin du village de papier dont je vous parlais tout à l'heure.

J'ai cru qu'il était intéressant de conserver ces souvenirs qui, plus tard, seront des souvenirs historiques importants et précieux pour les Français. (*Applaudissements.*)

L'heure est bien avancée pour que je puisse vous parler de Java; je n'abuserai pas de la bienveillante attention que vous avez bien voulu me prêter; je dirai en deux mots que les résultats de notre voyage sont ceux-ci :

Au point de vue de nos missions, nous avons pu faire des collections assez considérables que nous pourrions, j'espère, vous montrer soit au Trocadéro, soit en partie, pour ce qui concerne la Société de géographie commerciale, dans le local qu'elle voudra bien peut-être mettre à notre disposition. Je crois avoir des objets qui pourront l'intéresser et dont je serai heureux de faire hommage à ses collections¹. J'ai recueilli, à Hanoï autant que possible des objets qui montrent les

1. La société a pris acte de cette promesse avec reconnaissance.

diverses industries du Tonkin, et cela j'ai pu le faire grâce à l'appui que m'a prêté le commandant Parreau.

Au point de vue de notre mission la plus importante, de notre mission commerciale, j'ai déjà indiqué que MM. de Chabannes et de la Croix avaient étudié une affaire intéressante au Cambodge. M. de Llamby, de son côté, dont j'attends incessamment les rapports, a obtenu ailleurs une concession et enfin j'ai rapporté moi-même de Java, de deux régions de Java, des concessions qui pourront peut-être permettre d'y fonder un peu plus tard des établissements français. Ils pourraient faire de bonnes « écoles coloniales » pour nos colonies voisines. L'une de ces régions est certainement des plus fertiles du monde ; elle est située au pied du Semirou. Notre collègue, M. Verschuur, que j'ai le plaisir de voir devant moi, qui a parcouru tout ce pays, sait bien de quel endroit je veux parler. Il fait partie des Etats de ce grand empereur dont le nom est d'une longueur extraordinaire et qui a dans ses titres celui de Pakou-Bouogno, qui veut dire le « clou du monde », la cheville ouvrière de l'univers, et qui lui-même ne sait peut-être pas que Paris existe, — tout au moins ses sujets ne le savent pas. — La deuxième région est celle de Bandou, très fertile également. C'est peut-être le pays où la main-d'œuvre est au meilleur marché.

Je veux terminer cette conférence par une parole de confiance à ceux qui soutiennent le bon combat de l'expansion coloniale.

Malgré les notes que j'ai pu prendre dans nos colonies et qui n'étaient pas toujours très encourageantes, — il y a beaucoup encore à reprendre dans nos colonies, sinon au point de vue de l'administration, du moins au point de vue de la colonisation, — malgré cela, j'ai la confiance que nous arriverons à tirer nous-mêmes parti des richesses de ces pays que nous avons occupés et que nous garderons.

J'ai la confiance que nous y arriverons, surtout quand nous aurons bien fait pénétrer dans les esprits en France que « ce n'est pas au gouvernement qu'il faut demander des colonies, mais bien à l'initiative individuelle ; que ce sont les particuliers eux-mêmes qui doivent faire leurs affaires, soit en France, soit dans les colonies, » et ce but, la Société de géographie commerciale peut grandement contribuer à nous le faire atteindre, et elle y réussira en agissant, soit par les lumières de ceux qui la dirigent, soit par le dévouement de tous ses membres, et elle aura fait en cela œuvre patriotique. (*Applaudissements prolongés.*)

BRAU DE ST-POL LIAS.